

Fragments d'AUTOBIOGRAPHIE. Fragments premiers

PRELUDE - BIOGRAPHIE

En guise d'introduction à mon « autobiographie » toujours « *in process* » car « *sans mérites mais poétiquement ...* » : voici mon premier poème - premier parce que préservé par des mains secourables et par l'oubli involontaire des incendiaires amicaux et parentaux. Poème écrit en ce triste environnement d'une classe de 6^{ième} d'un cours complémentaire, l'une de ces quelconques prisons civiques - rue d'Argenteuil ou rue Etienne Marcel à Paris la morte.



Je retranscris ici sans les fautes (pourtant plus) appropriées à l'Heurt, à l'urgence de dire « la Melancholia » où mystérieusement sur un angle, s'inscrit, à droite le « carré magique » de Jupiter. Urgence du Dire et Mélancolie, fondations qui des Sens (éveillés, réceptifs) accordent à la forme juste le nécessaire : la résonance aux Maux – *la belle souffrance*.

Ce poème premier, le voici retranscrit pour introduire, nommer un passage, une porte dans mes nom et prénom, et par cette généalogie, enfin connue bien racinée, fidèle à la Terre, inscrire un visage dans la Mesure, le Paysage fondateur : la Clairière Au Bord de La Rivière – Clairière d'un Temps atopique : Cœur, Cristal, Montagne.

CIEL GREC



Loin, vers le Mont Ida
La belle et chère *Etoile*
Que *Zeus*, un jour créa
Du haut sommet s'étale

Ce n'est pas dans le profond *Hadès*
Mais dans le doux *Éther*
Que *Zeus* fit briller *Antarès*
Dont les rayons parviennent à la Terre

Assyrie, villes des astronomes
Qui de tes ziggourats t'admirent
Au chère *Etoile* au regard morne
Vous êtes (*mot illisible*) doux parfum de myrrhe

Vos reflets magnifiques
Que les marins regardent émerveillés
Dans la mer adriatique
Les gardent éveillés

Oh *étoiles filantes*
Belles aux douces chevelures
Filles du roi atlante
Vous cuisez la terre de pénibles blessures

Rois, rejetons des dieux
Vous-mêmes admirez
De vos yeux coléreux (*ou chaleureux ?*)

Les pâtres du Pirée
Vous, regardent hébétés
Dans le doux ciel d'été

Premier Fragment : A quoi ça sert la mort ?

Ainsi commence l'existence de celui qui vous écrit. Et elle se poursuit ainsi comme cette question qui demande au vide qui s'impose, présent, pressant dans son à venir tant proche, qu'incertain, demande au vide de répondre d'un « pourquoi quelque chose plutôt que rien ? ».

« A quoi ça sert la mort ? ». A cette question mon environnement familiale, l'angle que je fermais en naissant d'un trait horizontal pour constituer ce triangle, la P.M.e (Père - Mère - enfant) il n'y eut aucune réponse, et du moins pour cela, je remercie (qui ? Quoi ?) qu'au moins il n'y eut pas même une vague réponse religieuse, mon baptême ne laissa dans les papiers familiaux, qu'un menu daté du 16 juillet 1948 - 7 mois après mon arrachement aux boyaux d'une mère récalcitrante avec seulement la joie d'un père : ainsi en atteste cette lettre de mon père, un mois ou deux avant ma naissance : il l'attendait, elle l'inscrivait dans les souffrances obligées reprises de la bible par la raie publique). De quoi parla-t-on autour de la table ce jour de juillet qui fut dit-on presque hivernal (j'avoue que cela : un hiver en été satisfait mon imaginaire), de quoi ? De qui, de cet enfant, de son avenir : son inscription dans cet avenir qui venant après la Libération (distribution de chewing-gums collant contre l'épuration ?) était déjà tout pétri de progrès infinis. Rien d'autre, que ce progrès qui effaçait l'Espérance ? S'il y eut autre chose que ce menu, le numineux ne viendrait jamais de ma famille, de mon environnement ou plutôt il provient du trou noir que je fis en posant la question - que volontairement je fais résonner en filigrane avec une chanson de la même Piaf) « à quoi ça sert la mort ? » questionnée répétée depuis l'âge de 7 ans - de 7 ans en 7 ans désormais Hollandais Volant en quête de ce qui en répond ... de l'Être ?

Hollandais Volant ou Tannhäuser ?

Cela est un autre plan coupé de mon histoire - de leur histoire - vous peut-être, même toi lecteur familial - de celle que par goût « à la Sainte-Beuve - et pour le croustillant on préférera toujours à toute tentative de ressaisir un Destin (The Well of Wyrld). ON aime que tout sombre dans du subjectif, pour faire triompher le superficiel résumer tout en un mot l'Histoire !

Mon chemin devint mon chemin unique singulier, Intranquille, dans la question du « pourquoi » et plus certainement par l'absence de réponse et plus encore par mon insistance, cette constance qui fit un TROU NOIR dans le jour, qui loin de m'absorbé me fit y reconnaître le lieu imparable - celui de l'irréparable (du) savoir - de la Vérité comme lieu de Découverte non point d'adéquation formelle. Aucunes vérités servies par l'école ne surent alors me satisfaire. Cet « alors » est mon commencement, le commencement d'un ex-sister hors de ça, la vie brute la seule proposition de la société (du) spectacle. Ce qui dans l'ordinaire des jours ajournés (mobilisés par des riens envoutés) ne me firent guère hésiter longtemps à me faire proclamer un sombre et joyeux dire « contre la vie, contre le monde » ma convergence reconnue avec Randolph Carter de la D.Q de H.P Lovecraft est là pour de redire - j'ai 18 ans question de faire 2 x 9, comme j'articule par 7 d'autres moments de « survie ». Cela était *obvious* d'autant que j'étais bien né « au milieu des ruines », le triomphe purement militaire contre le nazisme (comme si le Reich était la

seule monstrosité d'un siècle - le vingtième - plein, gros de toutes les utopies sanglantes que le 19ème siècle avait bien maçonnées, dérivées des divers Lumignons de 1789-93. Pas très brillant, mais voilà les ruines et ce sont ces ruines que ma mémoire aura photographiées et photographié toujours lors de voyages, d'errance à la recherche de l'Omphalos d'une civilisation plus perdue que n'est la Mémoire consignée dans le Timée de Platon, de l'Atlantide.

Évidence de la fin d'un cycle constaté dès l'enfance sur le dernier Rivage (titre d'un film) sans souhait autre que de se retrouver au Dernier Jour d'un cycle (de) mort dans ce Temple, disposé au « Don du Soleil » (Cf. Alain Daniélou, Les contes du labyrinthe, Éditions du Rocher, pp. 85 - 112). Dernier Rivage qu'une couverture d'un numéro du Courrier de l'UNESCO (cette funeste institution) illustre en noir verdâtre d'un « ces enfants qui vont mourir ». Ce magazine n'osait pas dire l'effroyable vérité « Hiroshima Partout » et pourtant plusieurs décades après ça mourrait à Tchernobyl, à Fukushima et avec la sottise d'ue la peste verte mentait autrement sur des paix impossibles. J'avais 9 ans (+ 1) lorsque je vis cela et rien d'autre malgré la propagande familière de la république domestique qui en m'offrant ce lugubre ouvrage édité par la Disney & co intitulé l'Atome notre ami.

N°2

J'avais 9 ans (+ 1) lorsque je vis cela et rien d'autre malgré la propagande familière de la république domestique qui en m'offrant ce lugubre ouvrage édité par la Disney & co intitulé Notre ami l'Atome, voulut m'introduire à ses bonheurs nucléaires. Mais je ne vis là, et particulièrement là où était présenté pour guérir des cancers la « bombe au cobalt » alors que par ailleurs on ne parlait que de cancéreux atomisés mourant je ressentis me parcourant des frissons d'horreur. Et puis les dessins, les couleurs, la mise en page laide, bâclée et l'utilisation trompeuse - trahison - de la figure légendaire d'Aladin et de sa lampe avaient tout pour me déplaire. N'avais-je pas déjà reconnu de plus grands miracles dans les civilisations anciennes de l'Égypte, de Sumer et de l'Inde. De plus grandes et vraies joies dans les galeries du Louvre, les salles mal éclairées du Musée Guimet. Dans un même élan n'avais-je pas renier la France telle que l'histoire consacrée des livres scolaires, les souvenirs patriotiques déchirés entre je ne sais quelle tendances politiques des deux côtés - rivaux - de ma famille, tout ce bric-à-brac historié, me la présentaient en noir et blanc, en costume gris élimé ou en bleu de travail déchiré. S'il n'y avait eu la maison du grand père, mon grand-père ? En quoi était-il mien puisqu'en moi il ne voyait rien d'autre que ce qui faisait la valeur d'un enfant mâle, de la chair à canon pour le Moloch nommé Marianne, la pute débraillée du tableau de Delacroix (sur un air entraînant de ... Berlioz ?). Le grand père, nom d'aucun souvenir, d'aucune affection, la grand-mère dans son fauteuil de velours rouge froissé était déjà comme dans sa bière portée en mon cimetière, mon vaste cimetière, n'écrivais-je pas dans mon « *uta nikki* », ma première tentative d'autobiographie, à 34 ans « je suis né dans la mort ». Nulle figure aimable, mais la maison, son long et grand jardin et au fond ouvrant la porte vermoulue en son mur lézardé il y avait la rivière et de l'autre côté un petit bois de bouleau, et un peu plus loin les champs de blé qui l'été laissaient s'alterner blé, bleuet et coquelicot : là commença ma vie érotique, la vraie vie, l'union avec la terre, le ciel, le reste n'en serait que ... Comment dire oui, c'est cela, ce lieu, la Clairière au bord de la Rivière était la donation par mon Daïmon d'un séjour propre. Loin d'être paisible, il y avait aussi cette inquiétude, ce questionnement, le souffle du vent, les orages, la rivière qui parfois débordait de son lit, les sangsues, les cadavres d'oiseau portés par le courant, le bourdonnement d'insectes inconnus, le frôlement toxique des orties tout cela en mouvement respirant et me soufflant à l'oreille l'Énigme sacrée en réponse à ma question « la mort ? ». Je n'aurais jamais d'autre question ou plutôt ce qui seul questionne et décide d'une quête tragique ou d'une démission pragmatique, c'est la Mort.

Non pas comme le biologiste la voit unique but de la vie comme vie, vie *désaimée*, objective, vie née de l'observation des cadavres écorchés à vif de leurs néants organiques mais comme la définit P.P Pasolini (Cf L'expérience hérétique). Rien attendre de la vie - tout juste un passage, mais aussi initiatique - mais tout de la mort. Le livre du monde - est-ce un livre ? - ou plutôt son Ame, c'est la mort, cette fracture dans la suite infinie des générations pour plaire à Dieu ? Qu'est-ce que ce mot vient faire, faire taire. Dieu, la mort, le nirvana, sans saveurs là où tout s'arrête qui n'avait aucune raison d'avoir été que la Lilâ des dieux ou du Temps (Turanga). J'entends alors le chant des oiseaux enregistrés joués à l'orgue par

N° 3

Ce que j'expérience, ils le voient comme « comédie » - autobiographie

Ayant demandé et seulement « à quoi ça sert la mort ? » manière directe concrète, adressée à des personnes de demander « pourquoi quelque chose plutôt que rien ? » qui ne cessa de me travailler par l'Angoisse jusqu'au désespoir manqué, demandé cela et non pas le plus attendu « d'où viennent les enfants ? » je ne mis plus jamais à l'aise la parentèle et ce qui l'étendait ou la fondait, telle la doxa « culturelle » les journaux, la radio sources de tous les échanges qui allaient au-delà des tracasseries ménagères. Je dérangeais leurs printemps, leurs espoirs, le fourre-tout des routines ou fuites autorisées. Je n'admettais plus dans l'absence d'une réponse à ma question qui satisfasse mon expérience que l'on m'exige des tâches qui au-delà de l'entretien nécessaire de ma survie - la vie brute - m'apparaissaient vaines, absurdes. C'est ainsi que je me mis à ne plus jouer et déjà à ne plus jouer le jeu de l'enfance. La question me rendait responsable, responsable de ma contingence. C'est alors que tout ce que je fis fut jugé par une exclamation teintée d'insulte : « quel comédien ! » et ainsi je n'avais de consistance que celle d'un « reflet », d'une « doublure » (je ne parviens pas pour l'instant à dire ces « maux », les mots d'une expérience). Comédien ! Autrement dit dans la langue couteau société, tout ce que je faisais, disais n'était QUE subjectif c'est de cela que je déduisais, en réplique « l'enfer c'est les autres ». Sur ce je reviendrai plus tard lorsque, j'engagerai ma « bataille » qui sera de toujours commencer par l'expérience de la mort pour ressaisir dans le bric-à-brac d'un monde quelque chose comme l'Ouvert. Je ne me fis jamais d'illusion sur sa teneur. L'Ouvert n'était rien que un quelconque savoir un jour découvrirait comme on avait cru à la « renaissance » faire de Grandes Découvertes (ô les beaux cadenas !) et y glisser toutes les croyances religieuses possibles à y bien regarder on ne trouvait que des néants plus ou moins bien parés. Les croyances, on pouvait croire à tout et à rien ne m'inspiraient pas confiance. Croyance et confiance étaient deux choses radicalement différentes. Pour aller vite, les croyances étaient des superstitions autorisées et l'hypocrisie y jouaient un rôle majeur « faites ce que je ne fais pas » et surtout jouaient de l'écart entre fini et infini, possible et nécessaire, bref tenait toute sa force du désespoir ignoré, effaçait le tragique

N°4

L'Écart, le Chiasme, l'Abîme

L'écart du Désir : désir interdit ou plutôt l'expérience intérieure comme refus des apparences : mon « erreur » avoir essayé de traduire pour le « regard » des autres ce qui ne peut être qu'Écoute de SOI

Le chiasme : entre le Tragique - Antigone (les Armes et le Pole) 1958 et le drame Polyeucte (les larmes du crocodile repentant ?) même année un moment décisif où je proclame que la vérité est là en Grèce et que les imitateurs, « nos » classiques ne sont que réduction de l'existence à (?).

Ce que j'*expérimentais* alors et ainsi m'ex-sistant les autres le regardaient seulement, ce qui ne faisait que confirmer la dialectique de l'être-pour-autrui ordinaire qui disposant d'une Étiquette classe et démarque ainsi l'écart fondamentale qui fait la « pornographie » la mise en organes du Désir. Or voilà bien ce qui ne se limite guère au champ des copulations illicites, aux interdits sexuels de notre bonne bible. En effet la mise en organes c'est ce qu'effectue d'abord notre conception biologique du monde qui refuse une vision globale du corps humain et réserve le Corps sans Organes aux mystiques et aux fous. Est pornographique la présentation d'un coeur humain fraîchement extirpé d'un jeune cadavre par un grand spécialiste à la télévision, un dimanche midi sur TF1.

Difficulté de saisir l'Érotisme et le Sacré dans un contexte métaphysique où le scopique (objectivité) organise les contenus etc.

N°5

Autobiographie. Le but : la Source.

8 fois 9 tours de la Roue du Destin (X de Crowley et de R. Moulton : noter, la Fixité de l'une et l'Inclusion au cristal de l'autre) et autant de fois faisant qu'à *m'ex-sister* et saisissant une belle unité voilà que je constate pour autant de fois que cette unité toute intérieure échappe - et certainement par l'aide « inconsciente » que j'y apportais - échappe aux regards tant des amitiés que des inimitiés qui font mon « histoire ». Comme toute histoire, cette histoire n'existe que pour les autres, alors que ce par quoi ce n'est pas une histoire, il y va d'un vécu, d'une expérience. En tant qu'expérience, il s'agit d'une Épreuve et telle est, autre chose que la vie, une Existence.

Que l'Épreuve soit perçue comme quelque chose que saisit la formule qui aujourd'hui répète la fausse définition devenue Fosse Commune de l'Homme, l'homme comme animal rationnel, à savoir $H = f(\text{Sociologie} + \text{Psychologie}) / \text{Biologie}$ (en fait une zoologie générale), qu'elle soit donc perçue comme on regarde par le trou d'une serrure dont on n'a pas la clef, peut passer sans douleur avec indifférence, ou ce qui revient au même en feignant d'y renoncer et encore plus lâchement comme détachement après avoir joué du repentir, qu'elle soit ainsi perçue de l'extérieur et sans autre ambages fixée c'est ce que justement le 8ème tour de la Roue m'empêche d'admettre. Cela en effet que l'Épreuve - ce qui s'éprouve - était pour rien, pas même un passage, tout juste l'usure d'une machine, engrenage nécessaire pour un temps pour la grande mécanique animée par un Premier Moteur ... or ce premier moteur était Dieu et à l'heure de ma naissance Dieu était mort - tout le prouvait ou semblait le prouver - et l'homme s'assurait ainsi de pouvoir reconstruire la Tour de Babel. Or c'était une Fosse qui se creusait.

Dans cette fosse je suis né à 16H40 à Paris ville morte (Paris 13^{ième}) dans une clinique du Boulevard Arago. Né dans la souffrance d'une mère qui renvoyait aux souffrances d'un pays défiguré pour le ...

N°6

Les contemporains reconnus hors-jeu

Dans la plupart des autobiographies il y a toujours des personnes qui sont admirées parce qu'elles encouragent celui qui se présente. Elles participent de la représentation et séduisent nécessairement le lecteur. Il m'est difficile de faire de même car je ne me suis senti soutenu que par des expériences convergentes et qui commencèrent toujours dans ce qui était « hors texte ». Hors sujet sera d'ailleurs l'annotation « au rouge » des professeurs rencontrés dans une scolarité hachurée. Et les professeurs que je pourrais citer, en fait un couple d'instituteur (que je fréquentais jusqu'à leur mort dans les années 80) et un professeur, Mr Charleux du Collège d'enseignement général de la rue d'Argenteuil) aucun de ces professeurs ne furent des célébrités des grands établissements, nos prestigieux lycées Louis Legrand, les caïmans de la rue d'ULM ou la grande Sorbonne d'avant son morcèlement.

De toute façon je n'ai plus été en cours - donc n'appartint à aucune court - après le premier trimestre de ma seconde dans un Cours au nom fatidique de Cours Marcel Proust (tenu par Mme Benichou) à l'angle de la rue des Écoles et de la rue Champollion, je ne suis plus allée en classe et d'ailleurs au temps de chez Marcel, je passais plus de temps à boire des cafés et fumer des P.4 (dans le plus mauvais des cas) à la Chope - juste en face - et à aller aux cinémas de la rue Champollion et leur « Double Séance ». Temps du permanent où il était presque possible de dormir dans ces salles chauffées et éclairées misérablement. Temps d'une pauvreté heureuse qu'il n'y avait pas à affubler d'expression comme « frugalité volontaire » ou je ne sais quoi d'écologique. J'ai alors vu des films qui devinrent, pour que soit oublié leur force, des classiques. La plupart de ces films étaient italiens, du moins ceux que je retiens encore et autour desquels je brode ou plutôt qui se soutiennent de mon Imaginaire.

Pour en revenir aux célébrités du temps, les Temps Modernes ont répondu par les résistances de mises qui laissent peut-être entendre que mon « histoire » s'intégrait parfaitement dans « ... d'un chef » nouvelle de Sartre. J'avais à travers les Cahiers DADA pu rencontrer un couple de lesbiennes tel que dans l'imaginaire il s'en imposait au « Monocle » tel que dans les Détraqués (Nadja) et encore je les aime ; attelages de femmes en Smoking et fume cigarette. Le couple d'Annick et de Solange qui essaya de me faire rencontrer André Breton avec toutes les recommandations possibles, la première étant de ne pas parler de ce monde interlope entre lequel, timidement, je circulais question de « ne pas être comme tout le monde », ce monde qui m'était insupportable. Je ne rencontrerais pas Breton, il mourut cette année-là pour peut-être, encore rechercher l'Or du temps. Mais fut-il même un alchimiste des mots ? Hors du temps sans doute

Nous étions alors en 1965-66 tout était gris et je m'habillais tout en noir, le noir de l'écorce des arbres en hiver, ma saison intime, comme l'automne toujours éveille une mémoire sensible, alors que l'été plein de la sève des printemps tempérés me faisait et me fait l'aimé du soleil interdit et ainsi faillir. L'été humide pourrit. Ce sera toujours l'évidence. Le sec a l'intensité d'un Hiver ?

L'été j'errais dans les jardins poussiéreux de la capitale, au bois de Vincennes espérant une rencontre mais avec toutes les exigences d'un mythe d'amour je n'essayais que les sueurs de l'échec. Au moins j'appris ainsi avec le temps ; IL N'Y A PAS DE RAPPORTS sexuels. Y avait-il des rapports entre nous, dans la fosse de Babel qui se creusait sous nos yeux mouillés de progrès, de lendemains chantants, qui se creusait toujours plus profondément. Et nos rêves s'éloignaient cependant de ce monde souterrain où veillent Pluton et Proserpine nous invitant à nous régénérer. Les cauchemars étaient ces rêves
(Fin des premiers fragments « autobiographie »)

(Reprise en forme journal : Journal Métaphysique 2020)

N°7 : 29 Novembre 2020 : Parsifal : passerons-nous par-delà

Ce matin, très tôt, trop tôt ce réveil pris à une acedia Intranquille de Deofel à Naos - deux taches de mon sang blanc sur ces cartes à double face l'une représentant l'horizontalité, l'ampleur, l'autre la verticalité, l'intensité. Ce matin ému et mue par le Digne et l'Indigne de ces jours indus, une seule musique s'est imposée sans que je n'y puisse rien : le Parsifal, l'œuvre Ultime de Richard Wagner. Or, c'est là à travers cette musique d'au-delà et d'en deçà de ce qui communément serait musique, du divertissement, c'est là où j'ai commencé à composer (avec mes Amis du prime et ultime Heurt, Zarathushtra et Hypérion) la partition de mon Destin. Destin au coeur duquel, de sa Roue fixée la question fondamentale - « pourquoi quelque chose plutôt que rien ? » - (m') est posée comme une Blessure. Une blessure, une épreuve, l'Épreuve qui revient à chacun d'éprouver pleinement ou de subir. C'est dans l'Épreuve éprouvée qu'est ce qui sauve, le Sauf, et qui n'accepte aucune soumission à un dogme et moins encore un anti-dogme ou le pire le « ni ceci, ni cela » manié comme une arme de Libération.

Ainsi, sans cesse reprendre dans le tumulte éteint, les fuites prescrites de droit, se ressaisir de ce qui sont des vers que pour la doxa de ce Temps d'Indigence : « Là où croit le Péril / croit aussi ce qui sauve » Hölderlin, avec :

« Nur eine Waffe taugt: -
die Wunde schließt
der Speer nur, der sie schlug »

Passerons-nous par-delà LA LIGNE ?

Nous trouver pris, englués dans la méta-physique incapables de faire le saut qualitatif cela ne tient pas à ma seule subjectivité. Et si je m'y tenais parce que tout m'y invite il est certain que la belle image stoïcienne, du noble sacrifice stoïcien risquerait de ne plus être une image.

Un doute subjectif de son accomplissement demeure. Or le doute n'est-il pas toujours comme un rappel du Réel, tel se réveille un volcan sans que nous n'y soyons pour rien ?

Le doute n'est pas la même chose que le Double-Bind où tout s'inscrit depuis ce mois de mars 2000 Vain où nous nous laissons accroire - et accroître en nous non une angoisse, un sain questionnement mais une peur... d'artifice - accroire que « nous sommes manipulés » manipulés par ces « ils » sur lequel nous distribuons des noms personnels pour justifier un jeu de massacre où l'érection d'idoles adorées et maudites, désigner des coupables irresponsables ou des responsables reste cependant une marque d'un petit peu de lucidité le pire étant et c'est ce qu'il y a de plus commun reste de chercher et trouver des justifications aux manigances d'État(s) que nous le reportions ou non à l'économie ou à quelques diableries ce sera toujours des justifications. Mais il y en a une, et celle-ci, prouve sa funeste efficace c'est de voir derrière une Police, un Médecin, une Police au service de la Santé avec tous ces lamentables recours au principe de raison ... de la sacrosainte science, cette science qui a raison de tout même de la morale - cette morale dont la généalogie révèle en tout point qu'elle est un retournement de l'ethos, du lieu - atopique - de son énonciation.

Nietzsche sur ce point est imparable : les idoles sont à mener à leurs crépuscules. Ainsi de toute la fonction (S + P / B) qui instaure l'homme raison de toute chose dans le sens le plus éloigné de l'Homme comme microcosme (clef de La Tradition au sens de René Guénon) il s'agit de la mener à son crépuscule, à sa fin. Condition de possibilité et de possibilité seulement du Saut Qualitatif entendu que ce saut ne peut être effectué « en masse » mais seulement par l'Épreuve éprouvée en chaque Destin singulier.

N° 8 : 29 Novembre (suite) : 1963 : Écoutez, car il n'y a rien à voir de l'Être !

« Nous retrouvons ici la prophétie de Schelling issue d'une illumination audacieuse à la manière d'Hypérion : « En vérité, les âmes de ceux qui se gorgent de biens temporels se rétréciront comme le corps en se rapprochant de l'anéantissement, mais ceux qui déjà en cette vie se sont gorgés de ce qui demeure, de ce qui est éternel et divin, ceux-là seront éternels dans la plus grande partie de leur être » Ernst Bloch, La véritable idéologie du Royaume, L'esprit de l'utopie, pp. 304-305, NRF Gallimard, pour la traduction française 1977 ! Écrit entre 1915 et 1917 ! - mieux vaut tard que jamais ? Dans l'ancre de la culture et de son ministère cela signifie l'oubli calculé !

A ce moment-là, simultanément devient évident ce que la dite « modernité » (dans laquelle s'inscrit, trop naturellement l'anti-modernisme, son supposé contradicteur efficace) va occulter, à savoir que toute la « volonté de voir » qui anime la métaphysique s'effondre ; que la geste métaphysique son espoir désespérant d'un plus clair Voir - la fameuse transparence exigée pour le Camp - s'avère d'autant plus dangereux que déniait le Tragique de l'existence (par divers détours, le plus voyant étant le « vitalisme », le bergsonisme etc.) les œillères se raffinent et les oreilles se bouchent ! On croirait assister aux Vêpres, au chant du psaume fatidique n°113 rappelant la légende sémite de la traversée de la Mer Rouge.

Ce jour-là en ayant fini avec le « Sacre du printemps » (de Stravinsky) dont on me vantait la texture moderne qui ne pouvait que séduire ma jeunesse mais ayant découvert tout à coup, sans raison, « Le marteau sans maître » (Boulez / char) - ayant lu déjà plus que larges passages de Zarathushtra de Nietzsche - Boulez et les retransmissions de Bayreuth des « opéras » (les guillemets insistent, OUI, ce ne sont pas des opéras mais dès le début un « amour inter-dit ») de Wagner, des actes rituels, et tout d'abord Parsifal. D'abord Parsifal à la manière que Nietzsche ne pouvait plus entendre, car, aveuglé, il cherchait à voir c'est-à-dire en métaphysicien. Il cherchait ces valeurs qu'il voulait transvaluer, or il n'y avait plus rien à voir. Zyberberg, un cinéaste, donc quelqu'un qui a priori cherche à faire voir, a bien montré dans son Parsifal - commémoration du centenaire de la mort de Wagner, acte d'assassinat du maître au nom de la culture ministérielle (citer ici Maldiney) assassinat qui bien sûr, accommodé de l'ignorance propre à cette officine, croyait s'appuyer de Nietzsche, Zyberberg a bien montré qu'il n'y a RIEN A VOIR. Et en effet comme le dit, à vif, Ernst Bloch dans son sublime ouvrage « L'Esprit de l'Utopie » (écrit entre 1915 et 1917, traduit en français en ... 1977 !!! Bibliothèque de Philosophie, NRF Gallimard)

N°9 : 30 Novembre : Pesanteur soutenue

Comme chaque matin, peu mutin, l'acedia est toujours la première à me réveiller et l'Exercice ne parvient pas à me sortir de ça, de ça qui m'enfoncé dans l'AVOIR, la Quantité, l'Ampleur les calculs improbables. Au lieu de la Confiance donnée par mon Daïmon j'ai l'espoir qu'en écrivant

des courriels à mes *acquaintances* amicales j'obtiendrais un soutien moral, un soutien de mon projet unique, cela a toujours prouvé que c'était vain et que seule ma créativité me soutenait. Alors que voulez-vous qui se passe en rédigeant des courriers administratifs adressés à ... je ne sais trop qui et sans avoir une base pour réagir - sinon en faisant retour sur du passé et le récupérant en plaintes et autres futurs antérieurs !

Mais ça tourne, ça me fait tourner dans la centrifugeuse dont le moteur est la Double Contrainte du POINT GOUV c.-à-d. en fait de l'opinion qui le sollicite pour satisfaire à sa médiocrité.

Assez !

N°10 : 30 Novembre : A quoi ça sert la mort (reprise)

« La mort, ce n'est pas,
De ne pas pouvoir se comprendre
Mais de ne plus pouvoir être compris » P.P Pasolini, Une vitalité désespérée. Poésies, p.622

En tout point l'accord se fait avec l'Expérience Hérétique (ou sur le cinéma) de Pasolini. A corps, accordé à ce que m'apprit le magnifique livre de Giuseppe Zigaina « Pasolini & la mort » traduction française, Éditions Ramsay, 1990, peu remarqué d'ailleurs de la Presse (citron). Je noterai ici ceci :

IL N'Y A RIEN DE PIRE QU'UNE MORT « RATEE » (référence à Aspects du Mythe de Mircea Eliade, que je redécouvrais grâce à cet ouvrage de Zigaina, plus de 2 décennies après ma première lecture vers 1965 !). Le suicide est alors bien un ratage : « ... une chose est d'être martyrisé en chambre et autre chose d'être martyrisé sur la place publique, dans une « mort spectaculaire »; mais la chose essentielle est de rester en vie, et de maintenir le code en vigueur : le suicide crée un vide vite rempli par la plus mauvaise qualité de vie ... » Expérience Hérétique citée par Zigaina, p.122.

Outre de circuler, relire, pour moi revivre l'œuvre de Pasolini dans toute son amplitude, son intensité Pasolini & la mort m'a permis de reprendre « vers la Source », le « montage » ou Destin de mon existence « pleine de fureur (de refus) (ou de mort) - et donc, de nouveau, la poésie ... » un vers de Pasolini cité par Zigaina.

N° 1^{er} décembre : Maintenant continuons.

D'abord recentrer, revenir à la source : LE BUT.

La source inépuisable n'est pas le « catholicisme » mais la Tradition (primordiale) et La Tradition n'est pas une collection de mythes ou un ensemble organique d'archétypes mais ce qui se révèle pour et surtout par l'(.) que seule la CONSTITUTION EXISTENTIALE DU Là rend possible.

Je touche ici ce qui m'a déterminé et toujours me vivifie, m'anime (me redonne Âme dans un monde désâmé) et me démarque à la fois, tout naturellement de la (post) modernité, mais aussi de ce et ceux qui s'en démarquent en collectionnant ou organisant des données de traditions, s'y attachent presque toujours et seulement pour contrer non pour « témoigner de leur propre Wyrð ».

Bien sûr, moi-même, je ne suis pas sans céder, surtout dans l'immonde prénant, à des humeurs (humoristiques n'arrangent pas nécessairement, aident un peu), des postures réactives.

Se reporter aux plans pour Lien & Lieu, mon œuvre inachevée, un titre rassemblant comme l'Être & le Néant, Être & Temps, Temps & Être. Ce serait à un disciple, un héritier, mais là voici nécessairement, une trahison on connaît ce que fit la sœur de Nietzsche, les veuves, les veufs des auteurs etc.

N°12 : 7 Décembre : C'est ainsi que sans réponse, l'absence

*Races of mortal man
Whose life is but a span
I count ye but the shadow of a shade!
For he who most doth know
Of bliss, hath but the show;
A moment, and the visions pale and fade
Thy fall, O Oedipus, thy piteous fall
Warns me none born of woman blest to call
Sophocles, Oedipus the King*

C'est ainsi que sans réponse, l'absence d'une réponse attendue devint le sang bouillonnant de ma quête, tout tendu vers cette origine : un silence. Silence raconté par la douleur, elle aussi racontée, d'une mère qui ne voulait point l'être et qui désormais ne raconta que cette souffrance, les douleurs - conventionnelles, bibliques -de l'accouchement ... qui comme un meurtre. Avant peut-être, et là moins encore qu'à mon premier cri respirant l'air sans doute autant stérile que fétide de la clinique du boulevard Arago, je ne fus présent, les 9 mois à flotter dans ce liquide amniotique que seuls les racontars de psychologues, de professionnels magnifiques ignares peuvent imaginer comme un temps de bonheur ... océanique.

Qui aujourd'hui ne rêve c.-à-d. ne cauchemarde sur ce thème entre cri primal et retour dans l'utérus et *infécondé*.

Alors, sans réponse et n'en cherchant plus - attendant que quelque apprenti sorcier ne fabrique de l'humain immortel (je pense là à ce projet au-dessus d'un volcan ou sous les glaces antarctiques, la dérive des continents et les fusées décollant vers Mars aux glaces de feu, d'onyx rouge) il ne soit rien de plus normal qu'avant un suicide médicalement servi, les vers de Sophocle reviennent aux habitants des villes mourantes - avec les hurlements lugubres des pleureuses de Samothrace à la naissance de l'enfant, se souvenant de la joie de tout enterrement, du bûcher sur le rivage ensoleillé une aube terne - ces vers

Not to be born at all
Is best, far best that can befall,
Next best, when born, with least delay
To trace the backward way
Oedipus at Colonus

Oui, certain, si ce n'était que l'envers de ce décor d'agonies d'artifices, aux projets de potions létales, si l'envers n'était le Réel en suspend dans l'annonce d'une mort toujours prochaine : le

mystère et la Porte d'une étoile. Parler d'espérance serait vouloir trahir le mystère, alors je reprends cette fois-ci la question fondamentale et me l'adressant comme une chanson détournée, retournant à son sens profond - de profundis - « A quoi ça sert la mort ». Et une belle morte se tournant vers moi reprend, continue la chanson accompagnée de ses corbeaux « et bien regarde-moi, pour toujours j'y vis et j'y vivrais toujours, ça sert à ça *l'A-mor* » et en effet les grands amours vivent ainsi dans la Mort, se poursuivent éternellement sauvés et puis ... à ne rien regretter, à avoir oublié, n'avoir rien à pardonner cependant il y a toujours quelque chose qui n'est pas riens et le tout est un grincement de dents sur un fond de néant. Me laissant porter par la main que dis-je ? Je n'en sais plus rien. Seulement la question, la revenante, torche dans la nuit - de ces jours de détresses, jours ajourés, factices - la torche qui m'éclairant me dit « que veux-tu dire encore ou dire enfin avant que mort s'en suive et que nul témoignage des grâces qui te furent et te sont faites ...

N°13 : 8 Décembre n°1 : Presque simultanément

Presque simultanément en 1912, la mère naît pour que je naisse 36 ans après mais plus fort que cette naissance pour une autre naissance, et simultanément cette année-là Le sens tragique de la vie, le sens de la création et l'étoile de la rédemption paraissent et interrogent, mettent en garde sur l'avenir ... des ruines. Le dernier symphoniste, Gustav Mahler est mort l'année précédente, Mahler dont la Sixième symphonie de trois coups de marteau avait ébranlé un monde, le monde du Dernier Homme, de l'homme du ressentiment pour rappeler aux survivants du naufrage futur, aux rares, aux peu nombreux : Bleib der Erde treu. Et pour cela en un dernier souffle, portant le Combat du Monde et de la Terre au plus haut, au plus intense l'ouvert s'annonçait en l'Adieu à cette terre ... pour un Chant, pour une Douleur.

Dans cette Douleur s'inscrivait la partition du Pierrot Lunaire.

Cette atmosphère musicale serait le goût d'une vie au-delà de cette vie qui animale traîne. La Mort veillait dans cette dernière musique laissant à une Claire Audience la relève de la clairvoyance étourdie d'images ... se taire

C'est aussi dans cette année-là qu'Ernest Bloch composait ce livre admirable «L'esprit de l'Utopie » où il consignait ceci :

« En résumé : la claire-voyance s'est depuis longtemps éteinte. Mais une claire-audience, une nouvelle vision de l'intérieur ne serait-elle pas en route qui, à présent que le monde visible est devenu par trop impuissant à maintenir l'esprit, mande le monde audible, le recours à la lumière, le primat de la flamme intérieure pour remplacer l'ancien primat de l'oeil, si jamais vient en musique l'heure de parler ? » opus cité, p.198.

Et là, un Dieu n'est-il venu pour être écouté O WORT, DU WORT... ou autrement musiqué, se rappeler et tout autre ?

C'est en 1963 (date anniversaire, centenaire de la mort de Richard Wagner) que je vis naître en moi une oreille en un Arbre pensant. Et 10 ans après, en 1973 j'achevais en semblance de mémoire - mais gardant pour moi, la version vivace - l'Irréparable du Savoir : autour de la Tétralogie de Richard Wagner. Des 2 versions, il ne reste qu'un plan mais de fait, l'essentiel : les 6 fonctions.

N°14 : 8 Décembre n°2 : 1912 Le ton est donné : la mort de Dieu.

Le ton est donné et tout s'enchaîne, entraîne la terre entière dans ce qui n'est plus à proprement parler des guerres : c'est une industrie toujours et encore tirée des Écritures déchainées. La première guerre mondiale, la démence messianique, le temps des utopies sanglantes. Vainement, avec l'expérience, d'ailleurs perdue car sujet à table rase, on cherchera à justifier mais à trop expliquer on finit par s'en remettre à un Dieu et à son Double. On ne fait que calculer, sans mesure l'Idée de Dieu reste dans la bouche d'hommes pleins de ressentiment, un ressentiment contre cette Idée devenue meurtrière - Dieu ?

Dieu est mort, assassiné. Idée assassine assassinée ? Par le Forcené ? L'Idée est morte avec l'Âme, avec le Monde dans cet ordre descendant Dieu, l'Âme, le Monde jusqu'à l'immonde humain trop humain ?

« N'avez-vous pas entendu parler de cet homme insensé qui, ayant allumé, une lanterne en plein midi sur la place du marché et criait sans cesse : « Je cherche Dieu ! Je cherche Dieu ! » - Et comme là-bas se trouvaient précisément rassemblés beaucoup de ceux qui ne croyaient pas en Dieu (...). L'Insensé se précipita au milieu d'eux et les perça de ses regards. « Où est Dieu ? Cria-t-il je vais vous le dire ! Nous l'avons tué - vous et moi ! Nous tous sommes ses meurtriers ! Mais comment avons-nous pu vider la mer ? Qui nous a donné l'éponge pour effacer l'horizon tout entier ? Qu'avons-nous fait, à désenchanter cette terre de son soleil ? » Nietzsche, le Gai Savoir n° 125.

Mais là méfions-nous, ne nous précipitons pas, n'accusons pas Nietzsche le Nihiliste, car justement par une Nécessité Intérieur qui le dépassait, s'écrivait à travers lui, en filigrane, le Cinquième Évangile celui préparait ce qui nous revient, si nous décidons éprouvant - éprouvés - des faits, des apparences de nous en relever en reconnaissant l'Appel d'un Destin. Méfions-nous de ne pas saisir l'opportunité d'un Saut, qualitatif en refaisant l'histoire, en nous attachant à des espoirs de reconquête où en projetant nos déceptions dans les conspirations ... l'Ere du Verseau, car alors la guerre contre l'Homme - l'Anthropos - triomphera. De toute manière, elle doit triompher, ne peut que triompher sur ce plan de pure extériorité, images d'une Idée, rien qu'une Idée, qui ne touche jamais qui peut en tout temps reconnaître un Destin...

Alors attentifs reconnaissons comme de Possibles meilleurs :

Tout cela vient de loin, bien plus loin que ce que suppose l'historien devenu mage dans un monde sans Destin. Cette démence est ce qui s'est oubliée, cachée dans une morale purement humaine, une morale qui arrache l'homme à tout séjour, qui entraîne des déserts, les conquiert et les étend, indéfiniment jusqu'à ce que le désert soit ce qui faisait que l'Homme ...

Lentement ou plutôt accélérant ce que le Best-Seller d'un Occident bafoué, la Bible affirme ce qu'est, pour les communs, les cuisines de l'histoire, son Dieu. Ainsi ramassant tout ce qui inspirait la crainte - crainte domestiquée - ainsi dans la main invisible de ce Dieu, la nature - un reste - était à conquérir, maîtriser et donc ce Dieu était à maîtriser, lui qui manifestait sans cesse sa colère, sa justice, par des tremblements de terre, le feu des volcans, les eaux des rivières, des océans, les eaux du ciel, du ciel et ses vents qui effaçait d'un coup de main ce qui le dérangeait, sans raison pour certains, mais avec certitude pour qui, par ressentiment, contre de plus hautes vues, se voulaient des élus ? Non, ce serait donner à cette machination bien trop d'importance,

elle n'est parmi tant d'autres qu'un moyen de refuser un Destin en choisissant des faits, des projections. Ça serait (...)

N°15 : 8 Décembre n°3 : 2 fois 7 les dés sont lancés je m'évade

Deux fois Sept à 14 ans les dés sont lancés je m'évade et tente de ne pas revenir au foyer familial. Mais pour demeurer, là à Eastbourne, en Angleterre, il me faudrait travailler, accepter un autre esclavage, m'aliéner mon être propre, ce pourquoi je sais que je suis fait pour et par « ce » monde et non pour tout autre. Je sais alors avec cette certitude, cette *Inner Notwendigkeit* clef du spirituel, de l'expérience intérieure très tôt éveillée que je ne suis pas fait pour le « brave new world » que sous divers formats on me propose. Et puis un dégoût m'a envahi et ce dégoût provient dégoulinant des journaux, de la radio, de cette radio qui s'appelle famille tout ce qui est d'en France et forme, déforme une vie singulière pour en faire une enfance pour tout le monde. La république française incarne avec ses critiques syndicaux qui s'y rattachent, empaquetés dans des partis me répugne et si je veux rester à Eastbourne où mes parents, plein de bonne volonté, plein de cette bonté sinon abstraite du moins contrant une singularité récalcitrante, m'ont envoyé pour apprendre l'Anglais commerçant

J'avais, j'étais un Projet de vérité ou plutôt d'authenticité au sens qui reste et restera sourd à l'autorisation formelle d'une patrie défigurée, reconfigurée, est-ce encore une patrie, un enracinement ? Non ! et la famille ? Je ne nie l'affection, le soutien de chaque parent pris pour cette femme, cet homme et les autres plus lointains enfermés dans leurs égoïsmes propres, oncles, tantes et cousins. Nous ne nous aimâmes guère que quelques instants parfois fort beaux, souvent, laids, vulgaires, beaufs !

Travailler pour ça ou pour toute autre cause, tout autant infondée, tout cela, pour moi était exclu d'une exclusion que je n'avais pas à l'imposer autrement que d'un « je ne peux pas c'est physique ». Et d'ailleurs les bons docteurs d'alors (et ceux d'aujourd'hui armés des DSM sont encore plus ... bornés) ne manquèrent pas de trouver, ce qu'ils n'avaient pas cherché au-delà de traités tout juste dépoussiérés : c'était physiologique : je ne voulais pas produire parce que ma position dans le désir étant de dés-errer je ne me reproduirais pas. Nous étions toujours en régime biblique et même lorsque des revendications bêtement seront faites, la production de bébés serait obligée, l'avortement et son corrélat l'euthanasie imposaient pour tous les âges de la vie : l'éprouvette. On ne sortirait plus de ça ! Machinée, la vie brute restait le modèle et les humains magnifiquement ordonnés en bétail, en produits finirent par ...

2 fois 7 ... à 14 ans je savais que je ne travaillerais pas, non par paresse - puisque c'était une ferme décision - mais parce que j'étais interrogé du tréfonds de mon être et que je me sentais engagé par, ce qui ne pouvait être nommé ...

C'est ainsi que 2 fois 9 me fit miser sur du semblant d'études « incarcérées » ...